

2

Le Maître et l'Hystérique

par Gérard Wajeman



Bibliothèque des Analytica
Navarin / Seuil

3

NE

BIBLIOTHEQUE DES ANALYTICA

Handwritten notes:
M. J. ...
14...

Le Maître
et
l'hystérique

~~8° R
84294
(28)~~

8° R
89752

H36

BIBLIOTHEQUE DES ANALECTA

GERARD WAJEMAN

DANS LA MEME COLLECTION

Le Maître et l'hystérique

Les Fondements de la clinique
par Paul Baudouin
Professeur de Clinique à la Faculté de Médecine de Paris

Psychiatrie de clinique
par D.M.G. Schreber

Essai sur le rôle du psychanalyste
par Jacques Guérin
(à paraître)

Guide des concepts freudiens
par Paul Baudouin
(à paraître)

NAVARIN EDITEUR

10, rue de Valenciennes

DANS LA MEME COLLECTION

La Communauté psychanalytique en France
Documents édités par Jacques-Alain Miller
Tome I – La Scission de 1953
Tome II – L'Excommunication

*

Freud Anti-pédagogue
par Catherine Millot

*

Les Fondements de la clinique
par Paul Bercherie
Préface de Georges Lantéri-Laura

*

Gymnastique de chambre
par D.M.G. Schreber

*

Freud et le désir du psychanalyste
par Serge Cottet
(à paraître)

*

Genèse des concepts freudiens
par Paul Bercherie
(à paraître)

GERARD WAJEMAN 1

81
2

Le Maître et l'hystérique

2



© Navarin Editeur 1983
NAVARIN EDITEUR
Diffusion Seuil

DL-21-10-1982-33127

Le Maître
et
l'hystérique



Supplément à *Analytica*,
Cahiers de recherche du Champ freudien
publiés par Lyse S.P.S. — Gérant : E. Laurent
CPPP : 62318 — N° Série : 028

© Navarin éditeur, 1982

INDEX

PARTIR DE L'UNITE DE
L'INITIATION DE LA PAROLE

En hommage à Jacques Lacan

For Jacques-Alain Miller, on l'occasion de sa reconnaissance. Ce travail dont
il fut l'auteur et le rapporteur, a été l'objet d'un cycle de travaux de
psychanalyse. Il a été soutenu à l'université de Paris VIII le 24 août 1981.
A Jacques-Alain Miller, qui a assuré la présidence du jury, mes remerciements
pour son aide, ses encouragements et ses conseils. Mes remerciements à Georges
Lacoste pour avoir été le président du jury et Jean-Louis Échard pour avoir bien
voulu faire partie du jury.

ML-27-10-1981-11127

En hommage à Jacques Lacan

Pour Jacques-Alain Miller, en témoignage de ma reconnaissance. Ce travail dont il fut l'initiateur et le rapporteur, a fait l'objet d'une thèse de troisième cycle de psychanalyse. Elle a été soutenue à l'Université de Paris VIII le 24 avril 1981. A Jean-Claude Milner, qui a assuré la présidence du jury, mes remerciements pour son aide, ses remarques et ses conseils. Mes remerciements à Georges Lantéri-Laura ainsi qu'à Henri Meschonnic et Jean-Louis Flandrin qui ont bien voulu faire partie du jury.

INCIPIIT

PARLER DE L'HYSTERIE
(L'INITIATRICE DE LA PAROLE)

Parler de l'hystérie, l'amblyopie, comme toute, est modeste
agressible, car la aragère est présente.

Nul doute que ce soit même s'ouvrir un champ d'aveugle
C'est non seulement dans une question de santé ; ce n'est pas le homme
dans l'histoire, n'y change rien ; chaque siècle trouve un grand
nombre d'êtres qui ne s'efforcent pas d'être en partie, de même, il en-
tend du temps d'Asclépios à la petite semaine, un d'hôpital, de la
science qui s'occupe avec le démon à la fin de ses actions qui s'
en vengent. Quelle que soit la conception que s'en défende, le trait
de l'hystérie se présente à nous comme trans-historique. Elle se
partout — partout, dans les quartiers sans doute les plus — et
est pour beaucoup elle se trouve ambiguë, perçue, pour tout le
champ de la pathologie en descendant, s'ordonne son vœu, en évitant
différents en se peut lui préférer une parole, par même une parole
« partout », c'est vaste, et « multiple », c'est beaucoup. Pour-
tant, on peut en art y ajouter quelque chose comme l'exception de
l'histoire du XIX^{ème} siècle — tel Charcot — qui trouvent l'expres-
sion d'une clinique véritable à celle de l'amblyopie dans un concept
qui s'efforce à diffuser, ramenant l'hystérie du multiple à l'un, indé-
finissable même.

Plus que tout, s'il s'agit d'une occasion de parler, ce
n'est pas seulement s'efforcer à trouver le cours des affirmations et à
en résumer en une conclusion, d'être en la fin, de l'hystérie, le m-
dicine à l'air est : elle est multiple, elle est une, mais aussi elle n'est
rien : c'est un être ambiguë une hystérie qui s'efforce de parler, elle
est vraie, mensonge ; c'est orgueilleux ou peut-être même ; ce
sujet, ce n'est pas. En somme, le multiple de l'hystérie, et le
pauvre de jouer de tous les modes, s'est d'accord dans les discours
comme sur elle qu'il faut le relever — et on peut le faire avec raison de

INDEX

PARLER DE L'HYSTÉRIE
(L'INITIATRICE DE LA PAROLE)

Pour Jacques-Alain Miller, en témoignage de ma reconnaissance. Ce travail doit être l'initiateur et le rapporteur, a fait l'objet d'une thèse de troisième cycle de psychanalyse. Elle a été soutenue à l'Université de Paris VIII le 24 avril 1987. A Jean-Claude Milner, qui a assuré le présidium du jury, mes remerciements pour son aide, ses encouragements et ses conseils. Mes remerciements à Georges Lantier-Laura ainsi qu'à Michel Moncheville et Jean-Louis Théron qui ont bien voulu faire partie du jury.

Parler de l'hystérie. L'ambition, somme toute, est modeste, accessible, car la matière est profuse.

Nul doute que ce soit même s'ouvrir un champ d'investigation non seulement vaste mais quasiment illimité ; qu'on le borne dans l'histoire n'y change rien : chaque siècle trouvera un grand nombre d'auteurs pour affirmer qu'elle est partout, du miraculé antique du temple d'Asclépios à la petite anorexique d'hôpital, de la sorcière qui commerce avec le démon à la femme des salons qui a ses vapeurs. Quelle que soit la conception que l'on défende, le train de l'hystérie se propose toujours comme trans-historique. Elle est partout — prenant aussi ses quartiers sous toutes les latitudes — et pour beaucoup elle est encore multiple, parcourant tout entier le champ de la pathologie en claudiquant, tordant son visage, en aveugle, suffoquant ou ne pouvant proférer une parole, pas même une protestation. « Partout », c'est vaste, et « multiple », c'est beaucoup. Pourtant, on peut encore y ajouter quelque chose comme l'entreprise de médecins du XIX^{ème} siècle — tel Charcot — qui, mesurant l'impossibilité d'une clinique véritable à celle de contraindre dans un concept une maladie si diffuse, ramènent l'hystérie du multiple à l'un, indivisible encore.

Bien que bref, s'il témoigne d'une abondance de matière, ce tableau incitera cependant à renverser le cours des affirmations et à en rabattre sur nos ambitions. C'est qu'au fond, de l'hystérie, la médecine a tout dit : elle est multiple, elle est une, mais aussi elle n'est rien ; c'est un être ou bien une dysfonction ou encore un leurre ; elle est vraie, mensongère ; c'est organique ou peut-être mental ; ça existe, ça n'existe pas. En somme, la multiplicité de l'hystérie, sa capacité de jouer de tous les modes, c'est d'abord dans les discours tenus sur elle qu'il faut la relever — et on peut le faire sans risque de

se tromper. Si la nature protéiforme de l'affection a pu être considérée comme un fait controuvé, il est, au contraire, bien assuré que le parcours dans la foison des écrits dont elle est l'héroïne nous fait traverser entièrement le spectre déployé du savoir médical.

« Nous parlerons d'hystérie » — nous le proposons d'emblée — et nous tombons sur ceci : l'hystérie fait parler. Nous souhaitions envisager un mal dans sa singularité et, pour le quérir, nous devons traverser toute la clinique dans une abondance de littérature qui laisse hors de doute que l'hystérie ne soit, de tous les objets médicaux, celui sur quoi se sont stratifiés le plus grand nombre de feuillets ; titre de gloire — ou symptôme — auquel on peut ajouter celui d'être l'objet du plus ancien écrit médical connu (1).

Ainsi, à la recherche d'une maladie, c'est une bibliothèque que nous avons rencontrée. L'hystérie semble l'univers du discours médical.

Et pourtant, on ne peut dissimuler une surprise : malgré une profusion extraordinaire d'énoncés qui, de l'hystérie, a permis de tout dire, il semble que la médecine n'ait pu la dire toute. Et aujourd'hui encore, les écrits médicaux ne peuvent évoquer la vieille hystérie sans lui donner figure de mystère. L'étrangeté ici ne tient pas à ce qu'elle demeure encore inexplicée — il est bien d'autres troubles ou maladies qui nous restent obscurs — mais à ceci que, lorsqu'on envisage l'histoire de l'hystérie dans son long, on est frappé de constater que chaque auteur qui se sera risqué à son étude paraît hériter du passé l'entier mystère, comme encore inentamé ; et aucune des théories produites ne semble devoir poursuivre ou même simplement s'inspirer de celles antérieures sinon pour justifier l'élaboration d'une nouvelle par l'échec de la précédente. Et ainsi de suite, jusqu'à procurer le sentiment que l'entreprise de rendre raison de l'hystérie s'illustre du destin de Sisyphé (2). Mais si l'hystérie se propose toujours comme un mystère, l'effort consiste moins à pousser plus avant la réponse, qu'à strictement repousser le mystère, tant les auteurs paraissent chaque fois répondre comme pour leur propre compte à une question qui, identique, se reposera au suivant. Et tour à tour les théories se construisent, l'une après l'autre l'une contre l'autre, diverses et impuissantes cependant.

(1) Papyrus Kahoun, daté de 1900 avant J.C. Voir les papyrus Pétri, *Papyrus hiéroglyphiques de Kahoun et Gorub (du Moyen-Empire principalement)* ed F. LI. I. GRIFFITH, 2 vol., Londres, Bernard Quaritch, 1897 ; vol. 1, *Papyrus littéraires, médicaux et mathématiques de Kahoun*, p. 5-11, cité par I. VEITH in *Histoire de l'hystérie*.

(2) Moins spéculative, plus pratique, la psychiatrie américaine se sera débarrassée de la difficulté en supprimant le terme même d'hystérie de ses manuels.

Ainsi, ce qu'on nomme l'hystérie consiste dans un ensemble d'énoncés, divers voire contradictoires, qui en forment ce qu'il faut appeler le savoir. Ceux-là, certes, sont susceptibles d'une histoire, repérant leur apparition ou leur disparition ; on peut sans doute les ordonner selon une chronologie et dégager à travers eux des constantes, saisir des unités ou encore pointer des ruptures. Mais, au mieux, une telle histoire aboutit à mettre en évidence l'impuissance du savoir à réduire le mystère, comme certaines tentatives en font la démonstration, quoiqu'involontairement (3). Inversement, cette histoire éclaire — en les décrivant — les conditions par lesquelles un mystère fait produire du savoir. Cependant, ce dont il est fait l'histoire, ce n'est pas d'un objet mais strictement de la médecine — ou de l'hystérie en tant qu'elle consiste dans un certain nombre d'énoncés ; que l'on puisse alors rendre compte de ce pourquoi certains sont devenus caducs ou que d'autres persistent laissera pourtant en abîme que tous se montrent impuissants à conjoindre la vérité pour la dire ; soit s'emparer de leur objet, le maîtriser.

A cet objet qui demeure insaisissable par le savoir et, pour cela, reste en quelque sorte en réserve de l'histoire, de sa propre histoire, nous donnerons le nom d'hystérique. Si donc l'hystérie est le savoir qui se dit sur l'hystérique, il convient de marquer une disjonction que l'on peut ainsi énoncer : l'hystérique est ce que l'hystérie ne peut dire.

Mais là n'est pas l'unique position que l'on doit attribuer à l'hystérique ; car, ce dont l'histoire justement porte témoignage, dans la confrontation avec l'hystérie, c'est que les élaborations médicales laissent percevoir, en-deçà de la tentative scientifique d'élucider un problème — soit ce que nous disions d'un savoir qui vise à la maîtrise de son objet — une autre tentative, simplement humaine celle-là : répondre à une question. L'hystérique est celle — donnons-lui le genre que l'histoire lui attribue — qui pose la question. Relation élémentaire de langage, il n'est besoin, à la limite, d'aucune parole : même muette, c'est de simplement se présenter face au médecin — et comme en rend compte l'histoire, de se représenter sans cesse à lui — le corps criblé, qu'elle interroge.

Ainsi l'hystérique est ce sujet qui questionne le médecin, et strictement sur ce qui crible son corps et lui fait énigme, le symptôme, et le presse d'en produire le savoir — ce qui s'appelle répondre.

Si donc, comme objet, l'hystérique est ce que le savoir ne paraît pouvoir dire, comme sujet, l'hystérique est ce qui fait dire le savoir.

(3) Au mieux, quoiqu'involontairement, car ces entreprises se fondent sur l'idée d'un progrès, non d'une impuissance, dans la mesure où l'on trace un chemin à l'hystérie qui sera passée des tribunaux de l'Inquisition à la bienveillance de la science.

Nous voulions donc parler d'hystérie, et étions amenés à faire d'abord ce constat que l'hystérie fait parler ; mais ce constat ne prenait appui que sur ce que le passé a légué : une série d'énoncés (ceux-là forment la part historisable) : le savoir produit par les médecins. Or leur histoire même impose, pour saisir les raisons de leur impuissance, d'interroger ce qu'ils laissent en réserve (là est la part qui échappe à l'histoire ; la double fonction que nous reconnaissons à l'hystérique : faire dire et ne pouvoir être dite) : les conditions de leur énonciation.

C'est en ce point que se placera notre interrogation si, au-delà d'une histoire qui décrit l'impuissance d'un savoir à s'emparer de son objet, nous voulons ouvrir des raisons d'une telle impuissance : là où, en-deçà des énoncés effectivement produits, ceux-là trouvent une place, se forment, dans une structure qui les conditionne, jusqu'à ce qu'ils puissent même être produits.

Ce n'est certes pas une des moindres étrangetés de l'histoire de l'hystérie qu'elle impose, pour en comprendre le cours, d'y repérer une telle structure qui s'y montre presque affleurante. Cela dit aussi en quoi notre pas sera moins historique qu'il ne prendra seulement appui dans l'histoire : pour ce qu'elle offre à notre saisie d'instantanés de la structure à l'œuvre.

Cette configuration singulière, nous la nommerons du nom que le docteur Jacques Lacan lui a donné (mais qui n'est peut-être autre que celui de celle qui lui fit produire la notion même de discours) : discours de l'hystérique.

Cette structure, dont l'histoire de l'hystérie trahit l'élémentaire, elle est fondamentale, et ce en deux sens : comme discours d'abord, comme celui de l'hystérique ensuite.

Théorie des quatre discours

Ce qui, chez Lacan, spécifie cette notion de discours, c'est qu'elle vise à inscrire ce qui fonde la parole dans ses effets. Ce dont cette notion permet de rendre compte, c'est de ceci qui ne manque pas d'actualité en un temps où l'on s'enhardit pour la « prise de parole » : que fait-on quand, cette parole, on la prend ? Trois choses sans doute. En premier lieu, on prend place. C'est que déjà avant même de parler, en-deçà des énoncés effectifs donc, subsistent un certain nombre de relations stables à l'intérieur desquelles s'inscrit la parole. En sorte que, selon le lieu d'où on énonce, l'effet même de l'énoncé s'en trouve changé. Le discours est là ce qui donne statut à l'énoncé, ainsi que le dit le docteur J. Lacan. Ensuite, on prend langue. La parole a une adresse, un autre, une place vers quoi elle est

émise. Le discours ici comme articulation signifiante fonde le lien social qu'instaure la parole, de mettre en relation deux lieux. Enfin, on prend le pouvoir. Parler, pour faire se rapporter un à un autre, c'est déjà agir sur l'autre. En ce qu'il suppose une prise de parole, le discours fonde un pouvoir.

De ces quelques éléments, on peut proposer la formalisation minimale qu'en donne le docteur J. Lacan :

l'agent → l'autre (4)

soit deux places que toute prise de parole met en jeu : l'une de l'agent du discours, celle donc d'où la parole est émise, l'autre étant celle vers où elle s'émet (on y reconnaîtra par exemple la relation du locuteur à l'allocutaire). Cette petite écriture établit du même coup la dimension de pouvoir qu'emporte toute prise de parole — on tient là la matrice de toute action sur l'autre (5). Cela même impose d'introduire une nouvelle place où situer l'effet de cette action, ce que produit le discours :

l'agent → l'autre → la production

Enfin, une quatrième place demande à être inscrite. Ce que propose en effet cette écriture, c'est de mettre en valeur des places qui interviennent synchroniquement dans toute procédure de parole. Or, une doit être encore désignée que la psychanalyse (à partir de l'expérience de quoi, justement, le discours devient inscriptible) rend nécessaire : celle de la vérité. Que, selon la formule prise au sérieux dans l'expérience analytique, on ne sache pas ce qu'on dit, suppose deux lieux puisque cela signifie qu'il y a une vérité de ce qu'on dit différente du dit lui-même. En cela, pour être agent, celui qui parle l'est d'abord d'une vérité qu'il ignore ; il n'a pas la vérité de ce qu'il dit. Pour en reprendre la formule à J.A. Miller, il n'est que le fonctionnaire du dit (en quoi la place de l'agent, pour être celle du patient de la vérité, se montre celle d'un semblant ; mais pour être semblant, elle n'en est, comme telle, pas moins nécessaire car « prendre la parole » c'est s'installer toujours en cette place de semblant d'agent, ce que montre à l'envi celui qui énonce : « je parle au nom de la vérité », antienne de la politique prouvant assez que de ne pouvoir la dire, la vérité, on parle « à sa place »).

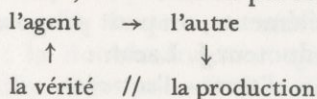
Dès lors, la vérité prend rang de moteur dans ce qui apparaît comme une machine — signifiante —, le discours, dont nous pouvons à présent fournir les quatre instances :

la vérité → l'agent → l'autre → la production

(4) La flèche rend compte du sens du message en même temps que de la relation — synchronique — entre deux lieux.

(5) Cet élément d'analyse de la notion lacanienne de discours, ainsi que d'autres ici, nous les devons à J.A. MILLER.

De ce schéma, on peut donner une autre disposition, celle même qu'en propose le docteur Lacan (6) — afin, en les faisant voisiner, de marquer une disjonction supplémentaire entre la place de la vérité et celle de la production ; ce que produit la machine discursive ne peut jamais conjoindre la vérité, l'effet de la parole ce qui la cause. Donc



Après avoir désigné les instances, il convient de proposer les termes qui viendront occuper ces places, les fonctions par rapport auxquelles celui qui parle se repère. Ces termes, élémentaires, comme tous ceux qui constituent l'algèbre lacanienne, sont au nombre de trois : le signifiant, le sujet, l'objet (notons que ces termes ne sont pas équivalents car sujet et objet supposent le signifiant — au moins : de pouvoir les nommer — comme, en retour, il a une incidence sur eux : le langage est structurant du rapport du sujet à l'objet).

Élémentaires, ces termes s'inscrivent de leur définition. Le signifiant : il n'existe qu'à titre de différence ; et rien que cela oblige à en poser deux. Soit S_1 , un seul signifiant. D'être seul le pose en semblant ; hors-jeu de la chaîne, il est sans signification. Il est celui au nom de quoi on parle, l'agent — ou le semblant-agent du discours — celui qui agit : le *signifiant maître* du discours.

Il convient alors de poser un deuxième signifiant à partir de quoi s'enclanche la chaîne signifiante : S_2 . Il est celui par rapport auquel se situe le signifiant 1, c'est-à-dire l'autre signifiant. Dans la relation de parole : le Grand Autre, le « trésor des signifiants » à partir de quoi on parle. Mais encore, il est le lieu du savoir, le savoir étant la batterie signifiante formant réseau — le savoir consiste dans ceci qu'il se dit. L'autre signifiant, inscrit donc dans son rapport à S_1 , sera dit *le savoir* que S_1 met en action.

On peut alors substituer les termes aux places indiquées, terme à terme, et écrire la relation :

$$\text{l'agent} \rightarrow \text{l'autre}$$

sous forme

$$S_1 \rightarrow S_2$$

D'une définition à une autre : le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant. Ainsi, de poser la relation $S_1 \rightarrow S_2$

(6) V. Séminaire, inédit, *l'Envers de la psychanalyse*, 1969-70, « Radiophonie » *Scilicet* 2/3, 1970 et *Télévision*, Seuil, 1973.

conduit l'inscription du *sujet*, $\$$. Si S_1 est le signifiant au nom duquel on parle, le sujet, $\$$, est ce sujet que S_1 représente auprès de S_2 .

$$\begin{array}{c} S_1 \rightarrow S_2 \\ \uparrow \\ \$ \end{array}$$

(la ligne supérieure, la relation $S_1 \rightarrow S_2$, constitue en quelque sorte le niveau de l'énoncé).

Enfin, la relation de parole produit un effet ; il y a une chute du discours en ce qu'il produit un objet à repérer ici comme le petit bénéfice de la jouissance. Il sera noté a , l'objet comme *plus-de-jouir*. Nous retrouvons ainsi l'écriture complète :

$$\begin{array}{ccc} S_1 \rightarrow S_2 & & \\ \uparrow \quad \downarrow & & \text{Discours du Maître} \\ \$ // a & & \end{array}$$

Ce que l'on peut remarquer, c'est qu'ici les termes recouvrent exactement les places que nous désignions. Les termes, dans cette disposition, veulent dire la même chose que la configuration des places

$$\begin{array}{ccc} \text{l'agent} \rightarrow \text{l'autre} & \rightarrow & S_1 \rightarrow S_2 \\ \uparrow \quad \downarrow & & \uparrow \quad \downarrow \\ \text{la vérité} // \text{la production} & \leftarrow & \$ // a \end{array}$$

Ce discours dont la place de l'agent donne le nom, « *Discours du maître* » donc, est matriciel de tout lien de parole ; il est l'écriture de la « prise de parole » comme telle, fondant, comme lien social institué par la relation de parole, la maîtrise. Parler, et quoique je dise, c'est prendre barre sur l'autre, au sens d'agir sur lui. Le discours du maître rend compte de la dimension du langage comme action sur l'autre.

A partir de quatre places (l'agent, l'autre, la vérité, la production) et de quatre termes ordonnés (S_1 , le signifiant maître, S_2 , le savoir, $\$$, le sujet, a , le plus-de-jouir), on peut effectuer une rotation des termes et former, en plus du discours du maître, trois autres configurations qui trouveront leur nom chacune du terme occupant la place dominante de l'agent.

Ainsi, en régression d'un quart de tour par rapport au discours du maître, celui de l'Université :

$$\begin{array}{ccc} S_2 \rightarrow a & & \\ \uparrow \quad \downarrow & & \text{Discours de l'Université} \\ S_1 // \$ & & \end{array}$$

où le savoir se fait agent pour la maîtrise de la jouissance ; le maître, toujours présent sous la toge doctorale ; le sujet, sujet de la loi étant ce que l'Université produit — celui-là même qui prendra rang d'enseignant à l'occasion.

Un autre quart de tour donnera le discours de l'analyste :

$$\begin{array}{ccc} a & \rightarrow & \S \\ \uparrow & & \downarrow \\ & & \text{Discours de l'analyste} \\ S_2 & // & S_1 \end{array}$$

où l'analyste se supporte d'être identifié à l'objet a qui provoque la parole de l'analysant, \S . L'analyse suppose un savoir à la place de la vérité, S_2 , savoir supposé à l'analyste par l'analysant, mais aussi savoir inconscient du \S . Ce que le discours analytique produit, c'est S_1 , le signifiant originaire, le chiffre du sujet. La disjonction — toujours la même — entre production et vérité, ici entre S_1 et S_2 , dit l'impossibilité de commander au savoir inconscient.

Le discours de l'hystérique

Nous en viendrons maintenant au quatrième de ces discours : le discours de l'hystérique, qu'on écrira :

$$\begin{array}{ccc} S & \rightarrow & S_1 \\ \uparrow & & \downarrow \\ a & // & S_2 \end{array}$$

Au regard de ceux précédemment proposés, la notion d'un « discours » de l'hystérique ferait plutôt tache. Car si l'on conçoit que le maître ou le savoir puissent déterminer un lien social particulier, ou encore que la psychanalyse instaure un nouveau type de lien de parole, l'hystérique paraît mal à sa place dans ce qui, au bout du compte, ressemble à un catalogue des formes de l'institution. Qu'est-ce que serait, au regard des trois autres, l'institution hystérique ? Que l'hystérie fasse lien social, cela ne va pas sans surprendre pour autant que nous l'accueillons spontanément comme une catégorie clinique entre les autres et que, plus que les autres peut-être, elle semble provoquer plus volontiers le rejet que le lien. Il apparaît alors qu'en installant l'hystérie au rang d'un discours, il faudra non pas tant se défaire de l'image clinique qu'elle appelle, que la penser subsumée dans une structure qui, aussi bien que de l'hystérie pathologique, répond d'une hystérie — pour le coup sans symptôme — qui s'avère essentielle du sujet parlant. Le discours de l'hystérique inscrit un type singulier de la relation de parole, ou plutôt, son mode élémentaire. Ce qui revient, en somme, à prétendre ceci : parce qu'il parle, tout sujet est hystérique.

Si ce discours permet de rendre compte de l'hystérie historique et clinique et, au-delà, de la position même du sujet parlant,

il reste encore que d'autres configurations de langage, qui semblent parfaitement étrangères à l'hystérie, se ramènent cependant à sa structure.

Voici donc ce qui est posé : le discours de l'hystérique est fondamental, et ce à deux titres : d'abord de constituer une structure élémentaire de la relation de parole et, ensuite, de pouvoir inscrire, au-delà de l'hystérie clinique, quelques pans des pratiques discursives humaines. De ces deux aspects, l'histoire porte le témoignage, ce que déjà nous avons fait apparaître. Et ce qu'il convient maintenant d'éclairer.

Que l'hystérique fonde un discours suppose une question, celle-là même que son histoire permettait d'esquisser, ou qu'elle oblige de poser pour rendre raison de ce qui y cloche ; une question, en somme, sur la cause de cette histoire (à quoi la réponse répondra du même coup à cette autre question de savoir ce qui justifie de poser l'hystérique comme agent d'un discours). Ainsi, cette question qui nous aura servi de guide : que faut-il que l'hystérique soit pour que vers elle se tende tant d'attention, pour qu'autour d'elle se tissent tant de paroles qui l'ensèrent — vainement cependant ?

Nous répondrons ce que nous souffle le docteur Lacan : une chimère. La figure mythique que cette réponse peut faire surgir n'est au fond pas inopportune car, comme telle, la chimère institue un lien de parole, sous la forme d'une énigme qu'elle pose, à l'homme précisément. On tient là la relation inscrite dans le discours de l'agent à l'autre. Mais encore : l'énigme que pose l'hystérique, ce n'est rien d'autre qu'elle-même, un sujet en quelque sorte pris au corps par d'étranges manifestations, barré par le symptôme — §. Le symptôme, c'est ce qui domine dans le discours de l'hystérique : la dimension même de l'énigme. Si l'on s'en tient à ces énoncés minimaux, on peut ajouter ceci que du simple fait d'adresser une question à un autre, cet autre, l'homme, se trouve par là même en position de pouvoir-pouvoir répondre ; du fait de recevoir la question, il se trouve hissé en position de maître ; grand Autre ouvertement marqué du sceau de la toute-puissance il est un maître qui sait, qui doit savoir répondre, qui doit savoir — la faire taire (ce qu'on verra). La relation *agent* → *autre*, s'écrira donc :

$$\S \rightarrow S_1$$

soit l'énigme posée par un sujet, ce qui inscrit l'autre (qu'on voie ici celui avec qui l'hystérique aura de toujours fait couple : le prêtre, le médecin, l'analyste encore) en position de pouvoir donner le fin mot de l'énigme.

Ainsi, l'histoire de l'hystérie semble une vaste épopée des OEdipe — tous apportent réponse à l'énigme de la chimère, mais

aucun n'aura conquis Thèbes (Œdipe, dit le docteur Lacan, aura répondu d'une certaine façon, et c'est comme ça qu'il devint Œdipe). Mais ce que rend présente la structure du discours de l'hystérique c'est, au-delà des réponses — elles peuvent être diverses —, la fonction de l'énigme comme telle qui est ce qui presse de répondre (cela, on le sait, ne va pas sans menace).

A la prendre comme une structure de parole, l'énigme, comme l'indique le docteur J. Lacan, pourrait bien représenter une forme minimale de l'énonciation, chargeant celui à qui elle est posée de la faire devenir un énoncé. A propos de l'hystérique, ce minimal de l'énonciation, le savoir de la langue pourrait le rendre dans une injonction telle que : « dis-moi ! ».

Il y a là, d'abord, un commandement à la parole, ce que l'on peut reconnaître comme l'élémentaire de la demande — rien n'est demandé que de dire. Cela, cependant, emporte plusieurs conséquences. D'une part, on le retrouve, celui à qui cette demande est adressée — ici la forme d'injonction ou de commandement de cette demande rend compte de la position maîtresse qu'occupe tout agent d'un discours — est mis en position de pouvoir — répondre, parler donc, tout simplement. Mais aussi, d'autre part, pour être un commandement, celui qui ainsi ordonne ne s'en remet pas moins entièrement au pouvoir de l'autre à qui il s'adresse, jusqu'à son être même : « Dis-moi ! Mais de simplement répondre, c'est-à-dire quoi que tu dises, c'est *moi* que tu dis ». On pourrait ainsi soutenir que toute demande, d'être demande d'une parole, d'une réponse (comme demande de parole, c'est en quelque sorte toute la parole qu'elle demande) pose, comme en-dessous, informulée, la question : qui suis-je ? Forme matricielle de l'énigme, « qui suis-je ? », elle apparaît ainsi comme la question que pose toute demande, d'être simplement demande. C'est là la question essentielle de l'hystérique mais qui paraît maintenant jaillir de la structure même, rejoignant le fond de la relation de parole que l'on formulera dans sa synchronie à partir d'une question qui, somme toute, emporte sa réponse :

dis-moi... qui suis-je ? → je suis qui tu dis

L'hystérique rend en quelque sorte apparente la dépendance signifiante du sujet à l'endroit de l'Autre en marquant, d'une part, la dimension de la dette signifiante — qu'elle fait toujours actuelle — et d'autre part, en posant que le sens du message est inversé de l'auditeur au locuteur :

| | | |
|----------------|---|----------------|
| <u>dis-moi</u> | ↔ | <u>je suis</u> |
| qui je suis | | qui tu dis |

Elle marque ainsi à l'évidence qu'il n'y a de parole fondatrice qu'émise du lieu de l'Autre, identifié ici à sa position de maître qui fait advenir le sujet, encore inarticulé, bredouillant ; « m », qui fait « m'êtré » :

Je suis / qui tu dis ← je dis / qui tu es.

En sorte que l'hystérique fait bien le maître, puisqu'elle commande à l'Autre mais, du même coup, elle porte sa dépendance signifiante à son comble puisque ce qu'elle commande, c'est de faire d'elle un sujet — commandant à l'Autre, elle ne commande pas l'Autre : de « dis-moi qui je suis ? », on passe à la réponse « tu es qui je dis ».

Cependant, le circuit qu'ouvre l'énigme en appelant au lieu de l'Autre à la parole fondatrice, ne va pas sans présenter un vice essentiel. C'est qu'en effet, cet Autre, en répondant au « qui suis-je ? » fait choir du même coup, quelle que soit la réponse, celui qui questionne au rang d'objet — il peut alors être décrit ; « Qui tu es ? : une sainte, une malade... » Au *qui* de l'hystérique qui appelle l'advenue du sujet ne peut répondre qu'un *que* par lequel elle tombe comme objet.

Dis moi ... *qui* je suis ? → Tu es ce *que* je dis

Frappe indélébile de la langue, la division du sujet à l'objet forme le terrain — impraticable — où se jouera l'hystérie.

L'hystérique rend manifeste la fonction fondamentalement énonciative de l'énigme car de celle qu'elle pose, soit le symptôme qui fait dire, elle n'a pas la réponse ; dès lors, appelant une réponse, toutes sont possibles ; c'est bien ce que montre l'histoire par la multiplicité des théories élaborées sur l'hystérie qui, d'elle, auront pu tout dire, exceptée une chose : la vérité. Si l'histoire permet de décrire la structure induite par la fonction de l'énigme (qu'elle appelle réponse), la clinique y ajoute quelque chose car, le symptôme, c'est à l'hystérique aussi qu'il fait énigme, et c'est d'elle aussi qu'il tire des réponses : ce que l'on connaît bien de la propension de l'hystérique à l'autodiagnostic.

Mais encore, si l'on peut ainsi repérer un dispositif élémentaire qui est celui de la demande (d'une énigme-énonciation à une réponse-énoncé qui, d'être simplement réponse, est interprétative de celui qui demande), il convient à présent de juger de ce que met en jeu la réponse.

Comme telle, c'est parler : or, parler, c'est mettre en action la batterie signifiante dont la matrice est donnée par la relation $S_1 \rightarrow S_2$. Mais ce que l'on retrouve là, c'est la structure même du savoir, le réseau formé par la batterie signifiante — ce réseau, minimal,

introduisant le procès de signification —, celle-ci ne pouvant se produire que, et se produisant par la mise en rapport de deux signifiants au moins.

Ce que donc produit le commandement hystérique, l'énigme, c'est du savoir, la réponse comme telle ; en retour, le savoir, c'est ce qui répond à la question « qui suis-je ? ». Cette structure que nous essayons d'expliquer — au sens du déploiement — s'éclaire de l'histoire de l'hystérie. Mystère, elle fait produire du savoir, tant et plus, et non seulement au médecin : à l'aune de la religion, l'hystérie passera du démoniaque tellurique à la sainteté céleste ; confrontée à la médecine, elle sera saisie comme pathologique et classée d'abord au rang des maladies organiques où elle relèvera des localisations les plus précises comme des plus subtiles et indistinctes ou, faute de mieux, on la renverra à la pathologie mentale dans laquelle elle encombrera encore en mettant en avant son corps ou bien, enfin, on la tiendra pour méprisable d'être une simulatrice mais, du même coup, il faudra la reconnaître comme normale parce que simulatrice.

Trois choses cependant frappent. D'abord, tout le savoir défile (l'hystérie fait produire), ensuite, interrogé par le symptôme, c'est sur ce qu'est l'hystérique que le savoir répond (une sorcière, une sainte, une malade, un sujet ainsi que nous répondrons nous-même), enfin, dissemblables, les réponses du savoir sont impuissantes à se saisir de leur objet, c'est-à-dire le maîtriser, faire taire l'hystérique.

L'hystérique se montre là dans une double fonction à l'endroit du savoir. Tout d'abord, elle l'appelle et sur elle qui se propose comme son objet le plus précieux, elle le mobilise et presse encore l'homme d'en produire du nouveau ; mais, et c'est là l'autre aspect, poussant à en produire, elle fait éprouver au savoir ses limites de ne pouvoir conjoindre la vérité pour la dire — au terme, il s'avère impuissant à rendre raison du mal. Mais en ce point, les deux aspects se montrent non comme séparés mais au contraire liés car cette impuissance du savoir se fera motrice, animant le cycle — incessant — de l'énigme qui contraint à la production de savoir.

De là peut se formuler une question qui nous fait sortir du cadre que la clinique fixe à l'hystérie : ces conditions par lesquelles l'hystérique fait produire du savoir ne donnent-elles pas, par là-même, la structure de toute production de savoir ? De l'énigme à la réponse du savoir, ce que l'on désigne ici comme le discours de l'hystérique n'a-t-il pas affaire avec ce que serait le discours de la science ? Mais un pas encore devra être éclairé, celui qui fait que le discours de la science se soutient de l'exclusion du sujet ; ce que l'hystérique ne manquera pas de faire apparaître, comme nous le verrons.

Si l'histoire éclaire la structure, celle-ci, en revanche, donne les raisons de l'histoire. Ainsi, prenons ce qu'à partir de la structure du discours nous avons posé comme l'énonciation hystérique qui revient à prétendre : « Je suis ce que tu dis ». On tient en vérité là la clé de ce que l'on a désigné comme le caractère protéiforme de l'hystérie. Certes, si l'on en reste à la seule référence clinique, cette affirmation a été déniée ; cependant, ce que l'on peut contester au niveau de la clinique n'en demeure pas moins valide au plan de l'histoire pour autant que — et de cela, tout le monde conviendra — on peut remarquer une « évolution » de l'hystérie et il est hors de doute que certaines formes passées de ses manifestations ne sont plus constatables aujourd'hui (tout semble curieusement s'être passé comme si les tenants d'une hystérie protéiforme avaient voulu contraindre dans l'espace d'un même corps l'« évolution » ou les transformations certaines de l'hystérie dans le temps). Comme on le dit, l'hystérie évolue avec son temps — antienne dont jamais on ne donne la raison. C'est qu'il faut juger de ceci que « le temps » en question, c'est celui strictement du discours, soit, au plus ras, ce que l'on dit de l'hystérie ; sa plasticité est celle même du discours tenu sur elle et qui l'informe ; ainsi sera-t-elle multiple ou une, major ou minor selon les moments du discours dans l'histoire. Sa multiplicité, ce n'est pas à une complexion singulière qu'elle doit être rapportée, mais à la structure même du discours (il va de soi qu'une telle proposition, pour rendre compte du point de vue d'une structure d'un fait clinique historique, laisse entière la question de savoir comment le discours de l'autre ou, plus simplement, le signifiant peut prendre corps, prendre l'hystérique au corps — le pouvoir du signifiant est peut-être moins une réponse que le discours analytique aura produite que la question, voire l'énigme, qui ne cesse de se poser à lui et qui, peut-être, lui fait produire son savoir).

De sorte que, si l'hystérique n'a pas d'histoire, elle conduit néanmoins un discours qui est le moteur d'une histoire, celle que l'on peut tracer d'un savoir dont elle est aussi l'effet.

En tant qu'elle est ce sujet qui met en avant le symptôme dans sa dimension énigmatique, l'hystérique occupe une fonction vis-à-vis de celui à qui sa demande s'adresse ; on la dira de *pousse-à-savoir*. Cependant, de ce savoir, elle s'offre comme le lieu unique : regardez, dit-elle, regardez mon corps, nulle part ailleurs qu'en lui vous ne trouverez la réponse à la question que je pose (7).

(7) Nul doute que s'introduisent là les éléments d'une logique qui, en donnant à l'évidence la raison de ce qui de tout temps destine l'hystérique à la médecine, rend compte comme d'un terme quasi inéluctable des « bévues » médicales qui forment, ainsi que le souligne L. ISRAËL (v. *L'Hystérique, le sexe et le médecin*, Masson) le terme, mortel parfois, de cette logique. Ainsi, le médecin confronté à l'hystérique s'emploiera avec cons-

L'hystérique se propose donc comme énigme à l'homme, le poussant à savoir, mais une énigme ravissante puisqu'elle s'offre comme l'objet aussi de ce savoir, d'un savoir qui la déchire.

On retrouve ainsi la division du sujet à l'objet dont nous épingleons l'hystérique ; mais à présent, on peut la produire comme structurelle car elle se génère de la fonction de l'énigme comme telle dans la relation de parole.

L'énigme que pose l'hystérique (ce signifiant opaque qu'est le symptôme) est ce qui fait dire, appelle la réponse. On formulera l'énigme, ainsi qu'il a été dit, d'un : qui suis-je ? C'est là une énonciation dont le sujet est comme en suspens, infondé en quelque sorte, inarticulé de ne consister dans aucun énoncé. Les réponses appelées feront cette énonciation devenir un énoncé. A l'énigme ainsi posée, toutes les réponses sont possibles ; seulement, d'être une réponse, simplement, quelque chose tombe de cette relation : exactement l'énigme elle-même qui choit dès le moment où la réponse est articulée.

Ainsi, dès lors qu'on répond à l'énigme, dans le temps même où l'on produit un énoncé qui fonde le sujet d'un « tu es... », c'est l'objet de cet énoncé qui tombe, l'énigme donc, en position de déchet, d'objet de chute, c'est-à-dire *a*. En quoi l'énoncé ici rate nécessairement l'énonciation ; ce que l'on formulera autrement en posant qu'il ne peut dire la vérité. Car il faut juger de ceci que dans la configuration où nous nous situons, prétendre que l'hystérie est une énigme n'a pas seulement valeur descriptive ; ce qui serait le cas s'il s'agissait de simplement soutenir qu'elle l'est encore mais que demain peut-être... Bien au contraire, nous posons l'énigme comme fondamentale, en sorte que dire « l'hystérie est une énigme », c'est strictement répondre à la question de ce qu'est l'hystérie ; autrement dit, c'est l'énoncé d'une énonciation ; d'une énigme, on ne peut dire plus vrai que : « C'est une énigme ».

Il reste, on le voit, que l'on soutient ici un paradoxe qui prescrit qu'on ne pourra répondre à la question de ce qu'est l'hystérie qu'à l'expresse condition de ne pas répondre à la question de l'énigme. Deux positions sont alors possibles : soit répondre, produire du savoir donc ; soit dire la vérité, mais alors on ne répond pas. Dire le vrai est exclusif de tout savoir dans cette condition de discours. Il convient de préciser : car il est possible de considérer le sa-

science souvent, rage parfois, à fouiller le corps de l'hystérique à la recherche d'un mal improbable. De structure, pourrait-on dire, l'hystérique est désignée comme martyr de la science. C'est strictement son corps dont elle fait legs à la science. En quoi l'hystérique, qui en fera pourtant les frais, conduit exactement à la théorie matérialiste de la connaissance énoncée par le président MAO TSE TOUNG : pour connaître le goût d'une poire, il faut la goûter — où l'hystérique tient bien sûr le rôle de la poire.

voir en position de vérité ; cela revient à dire : laisser l'énigme parler toute seule. C'est, on le verra, la position exacte de Freud face au symptôme. Mais alors nous ne serons plus dans le discours de l'hystérique, mais dans un autre qu'elle aura conduit à fonder : le discours de l'analyste.

Pour l'heure, il convient de reprendre les éléments de la logique — logique que conduit le signifiant — que nous avons articulés, cela afin de mesurer en quoi elle éclaire et tout à la fois impose les attitudes cliniques que livre l'histoire de l'hystérie. Cette part, on pourrait la désigner comme celle de dépsychologisation de l'hystérie. Faire relever un certain nombre de positions de l'hystérique non plus d'une typologie de comportements mais d'une logique de la structure, rend non seulement possible ou utile l'emploi des « mathèmes » lacaniens dans la clinique, mais encore nécessaire, voire impératif. Car le risque de psychologisation n'est pas seulement encouru si l'on use des termes et des modes de la psychologie, il l'est encore même à l'intérieur du discours analytique dès lors qu'un certain nombre de positions reconnues comme de structure sont cependant traitées telles des manières de comportement — ce qui advient lorsque l'on troque le fonctionnement des écritures lacaniennes contre leur mise à sens — ce qui n'est jamais très loin d'une mise à sac. Trop de signification nuit.

D'abord, donc, l'hystérique pose une énigme. Mais c'est d'obtenir une réponse que, synchroniquement, sont produits les éléments du discours. (De même, on pourrait dire que c'est à partir de la non-réponse de l'analyste à la même demande de l'hystérique que s'agence la configuration du discours analytique). Soit, de tout énoncé — $S_1 \rightarrow S_2$ — qui fondera le sujet, \mathcal{S} , il y a un reste, a , l'énigme elle-même en chute. Or, l'énigme, c'est précisément ce que le savoir doit dire. Ainsi, dans le même temps, toute réponse, d'être simplement réponse, barre le sujet qui pose la question de la question qu'il pose, soit lui-même comme objet de l'énoncé — $\frac{\mathcal{S}}{a}$ — et fixe la disjonction entre le savoir et l'objet de ce savoir — $a // S_2$ —. On avancera ainsi que, sujet, l'hystérique pose l'énigme qui fait dire ; objet, elle est ce que le savoir doit dire — mais il ne peut.

Cependant, on pourrait formuler cette construction selon un autre mode qui fait que le discours de l'hystérique rejoint ici une structure fondamentale que le docteur J. Lacan a mise en place à partir justement de la relation de la demande. En effet, dans cet objet qui choit d'un procès de parole qui va d'une satisfaction demandée à une réponse nécessairement en lacune, on peut reconnaître exactement ce qu'il désigne comme la béance du désir (8).

(8) V. La signification du phallus, particulièrement pages 690 et 691, in *Écrits*.

Désir de l'hystérique, notre propos ne visera pas à la reprise de sa dialectique telle que Freud l'établit (désir d'un désir insatisfait) mais de la place de ce désir dans l'économie du discours tel que nous l'abordons. Ainsi, on peut dire qu'il se trouvait comme en réserve de tout ce que nous avons articulé. Une façon simple d'en repérer la place serait de nous fonder sur la fonction attribuée à l'hystérique de pousse-à-savoir. Car, en somme, ce qu'elle effectue, ce n'est rien d'autre que tenter d'animer l'homme du désir, de savoir ; mais ce qu'il a à savoir, c'est précisément ce qui cause son désir, soit l'objet, c'est-à-dire l'hystérique elle-même, objet en chute d'être passé par le circuit de la parole ouvert par la demande (*a*, l'hystérique est tout à la fois en position d'être objet cause du désir de l'homme et objet de ce désir).

L'hystérique se montre ici singulière de marquer comme divisées pour elle-même, la position de sujet et celle d'objet. Sujet, elle commande à désirer mais, ce désir, il tend vers ce qui le cause, un objet, à quoi l'hystérique ne peut se rendre. On dira donc que l'hystérique pousse l'homme à savoir, précisément ce qui le pousse à savoir, à se saisir d'elle-même comme objet de ce désir dont il s'anime mais qui lui est, de statut, inaccessible.

De ces modes divers que livre la structure, la description de l'hystérique porte témoignage. Ainsi, la clinique, appelons-là quotidienne car elle ne constitue aucune pathologie, qui est celle de l'intrigue hystérique dans laquelle elle captive l'homme, proposant ses charmes à un désir qu'elle aiguise et qui, pourtant, se conclut toujours brutalement par l'esquive et la fuite dès lors que l'homme se risque à répondre à ses avances, c'est-à-dire tente de la considérer comme objet de son désir. En quoi l'hystérique ne peut se soutenir comme objet de désir ; prise au mot, au mot de son intrigue où elle se lance comme désirable, c'est alors le sujet qui prend la fuite, de n'être jamais celle qu'on croit. Ici donc, ce qui permet de décrire l'écart, tenu et pourtant infranchissable, du sujet à l'objet qu'inscrit le discours — $\frac{S}{a}$ —.

A quoi une autre clinique, celle du couple hystérique-médecin, ajoute un autre aspect. Faisant du médecin le témoin de sa souffrance, l'hystérique le presse de nommer son mal qui l'accable, là, dans la poitrine, d'agir encore ; bienveillant, celui-là répond, formule un diagnostic et prescrit un traitement. Mais dès le lendemain, elle interpelle le médecin avec rudesse car elle souffre toujours ; mais cette fois, la douleur s'est déplacée. Sans doute n'était-elle pas atteinte du mal qu'il supposait ; une erreur assurément, ou était-ce la prescription ? Et ainsi de suite, comme on sait.

Ici, la clinique témoigne d'un autre aspect de la structure car si l'hystérique propose bien une formule comme « je suis ce que tu dis », le circuit aboutit à ceci, que nous avons montré : « ce que tu dis ne peut me dire toute » — soit la disjonction $a // S_2$, du savoir à l'objet.

Ce qui conduit à repérer dans le discours de l'hystérique la structure du langage à l'œuvre car si $S_1 \rightarrow S_2$ constitue bien la chaîne des signifiants, le Grand Autre, a est ce qui manque au A , son objet toujours en chute.

Le A est toujours manquant ; ce que l'hystérique ne manquera pas de faire saillir chez l'autre-médecin qui l'incarne en lançant qu'il n'en sait pas assez, il ne parvient pas à tout dire ; en somme, il lui manque quelque chose.

De là, on peut poser comme structurale — et non point relevant de quelque intention inamicale — la dimension castratrice de l'hystérique. Pousse-à-savoir, l'hystérique est donc nécessairement aussi pousse-au-manque, l'homme à qui elle s'adresse se trouvant toujours en position de manque-à-savoir fondamental.

Ces allées et venues dans le discours de l'hystérique appellent un retournement des affirmations car ce qui s'avère c'est que l'hystérique rend moins nécessaire son interprétation par la structure — strictement celle minimale du lien de parole qu'instaure la demande — que la structure ne rend nécessaire en quelque sorte l'hystérie.

Il y a un bénéfice à formuler les choses ainsi car si, pour être intelligible, l'hystérie impose de recourir à une telle structure, en retour il se montre que celle-là implique l'hystérie, c'est-à-dire que faisant saillir en clair les éléments fondamentaux du langage par l'exercice de la demande, il faut se rendre à ceci : d'être simplement immergé dans le langage, le sujet — le sujet comme tel — est hystérique. L'hystérie dans quoi Freud voyait le noyau fondamental de toute névrose, Lacan en aura fait en quelque sorte la position fondamentale de tout sujet — l'hystérie comme effet élémentaire du langage. Le sujet auquel la psychanalyse a affaire, le sujet barré, sujet de l'inconscient, il n'y en a d'autre qu'hystérique.

Prétendre alors que l'hystérie est un fait de langage ne suffit plus. Après tout, un tel énoncé n'est que la déclaration d'une option théorique, lacanienne certes, mais qui, d'être faite, n'en laisse pas moins entier le mystère. Il conviendrait plutôt de soutenir que l'hystérie est le fait du langage dès lors qu'il est mis à l'œuvre dans une parole — et la demande en est ainsi le minimal ; dès qu'il parle, le sujet est hystérique, ou plutôt l'est-il d'être parlant. Mais encore, ce qu'il pousse à reconnaître, c'est exactement ceci : qu'il est le fait du lan-

gage (ce que nous formulions comme chemin de l'énonciation à l'énoncé fondamental : « dis-moi / ce que je suis / → je suis / ce que tu dis »). C'est, nous le pensons, le pas franchi par Freud que l'on peut repérer ici ; l'hystérique n'aura pas seulement nécessité le recours au système de la langue comme moyen d'explication, c'est elle-même qui l'aura imposé. Elle demande de reconnaître qu'il y a du signifiant. Freud l'a exaucée ; et Lacan après lui.

Le lien entre l'hystérie et la psychanalyse, c'est donc comme structural qu'il doit être donné, et non comme historique. Ce lien est celui qui unit le sujet en tant qu'il somme de le reconnaître comme effet du langage et l'analyste dont nous pouvons prétendre qu'il n'est rien d'autre que celui qui se supporte de ce que le langage a un effet — c'est là son savoir, celui, donc, que l'hystérique lui prête, dans les deux sens. Ce qui revient à dire que l'hystérique n'aura pas été un sujet privilégié par et pour l'analyse, mais que l'hystérique est l'unique sujet par qui la psychanalyse pouvait se fonder. Si une telle conception laisse évidemment pendante la question de savoir pourquoi c'est avec Freud que la psychanalyse apparaît — à ce moment —, elle donne, par contre, la raison de structure d'une telle apparition. Pour la comprendre, il suffit de réintroduire le paradoxe que nous avançons qui supposait, face à l'hystérique, deux positions subjectives : la première, et c'est celle de la médecine dans son entier — peut-être même ce qui fait le médecin devenir tel — consiste simplement à s'inscrire dans le jeu qu'appelle le discours de l'hystérique, c'est-à-dire que l'autre formulera à la question posée, une réponse. Le médecin, ici S_1 , produit donc du savoir. Or, c'est précisément cela, on l'a vu, qui conduit à laisser l'énigme en chute. La seconde, et ce sera celle de Freud, consistera dans une non-réponse ou plutôt dans une réponse que nous dirons silencieuse. Soit celle qui à l'énigme répond : « C'est une énigme ». Réponse, savoir produit donc, qui, de conjointre la vérité ne répond pas à la demande. Cela, à partir des éléments que nous mettons en place, peut se formuler ainsi — qui est devenu en quelque sorte une « attitude » pragmatique face à l'hystérique — : satisfaire son désir en ne répondant pas à sa demande. Dire de l'énigme hystérique, « c'est une énigme », constitue donc un savoir mais qui est là en tant que vérité, ce qui pourrait bien former la définition même de l'interprétation. Mais ce que l'on peut ajouter alors, c'est que ce que l'on nomme le « silence » de l'analyste ne répond pas d'une attitude qui se ferait simplement incitation à la parole mais d'une position de structure : le silence de l'analyste, c'est le silence même de sa réponse, celui qui répond à l'énigme en renvoyant « c'est une énigme ».

Curieusement, on pourrait penser que ce silence — celui-là — conduit à une hystérisation à rebours car, de faire énigme à son tour — l'analyste — c'est le sujet qui du même coup est mis en demeure d'en produire le savoir ; ce qui aboutit à ceci : l'énigme contient le savoir de l'énigme, et ce savoir, on ne peut le dire. C'est là, historiquement, le pas franchi par Freud car sur cette question de l'hystérie, il ne se sera pas agi de la fabrication d'un savoir nouveau — fût-il psychologique — permettant de façon plus fine ou plus adéquate de rendre raison de cette mystérieuse et mirobolante affection. Ce pas sera franchi dès lors que pour Freud l'hystérique aura rendu nécessaire la supposition d'un savoir qui ne se sait pas, l'inconscient strictement. La rupture freudienne consiste donc dans le passage qui, du discours de l'hystérique où le savoir est chose qui se dit, mène à la reconnaissance d'un savoir qui parle tout seul.

Par là on comprend quelle torsion l'hystérique fait à l'histoire car elle rend impraticable toute entreprise qui se fonderait sur la mise en perspective des savoirs pour, par exemple, juger du moment où l'hystérie se fait enfin scientifique. C'est qu'elle opère une banalisation des savoirs sur l'hystérie, mettant moins en question leurs contenus que la place d'où ils parlent. D'une certaine façon, à son égard, tous les savoirs médicaux se valent, qu'il s'agisse d'Hippocrate et de l'utérus baladeur ou de Charcot et de sa lésion toujours manquante ; et, entre les deux, des siècles de patients et savants efforts, des milliers de pages de thèses, d'analyses, de conclusions définitives et pourtant toujours remises en question.

De ce point de vue, ce que l'histoire a sanctionné comme l'échec de l'hystérie de Charcot, nous ne proposons pas de l'entendre comme l'échec d'une théorie particulière, d'une méthode singulière mais, au contraire, comme la marque d'émergence d'un point d'impossible, la rencontre de l'écueil sur lequel tous les savoirs antérieurs étaient venus s'échouer. Cet échec paradigmatique est celui du savoir en tant qu'il est savoir *sur* l'hystérique.

Ce qui se manifeste ainsi dans son histoire, ce n'est pas seulement qu'elle se montre rebelle à sa saisie comme objet de la science, mais qu'elle ne peut tenir cette place de justement présentifier un savoir impossible à être su.

Aussi est-ce relever à ce niveau une cohérence plus qu'un détail biographique (quelle qu'en soit la portée) que de repérer une identification de Freud à l'hystérique : de se mettre, comme il le laisse apparaître, en cette place, le savoir qu'il élabore est produit comme un symptôme — un savoir qui parle tout seul — ; le savoir sur l'hystérique est alors le savoir *de* l'hystérique.

BIBLIOTHEQUE DES ANALYTICA

LE MAITRE ET L'HYSTERIQUE

par
Gérard Wajeman

L'hystérie est un tourment : une souffrance, mais aussi une épreuve pour qui l'affronte, et toujours un mystère pour qui l'interroge. Elle est encore une figure inquiétante pour l'histoire ; car elle la hante, depuis la miraculée antique jusqu'à la moderne névrosée, sans omettre la possédée ou la vaporeuse des salons du XVIIIe. Cette foison d'image que nous avons d'elle dans l'histoire, égale à l'incroyable diversité des troubles que présente chaque cas, désespère ce besoin de nous représenter sous un mot unique, une chose bien délinéée. L'hystérie brouille notre imagination, elle l'excède, l'affole. Elle offusque notre goût du rangement : désordonnée dans ses formes qui bouleversent la belle ordonnance du corps, elle porte le désordre dans le monde par ses outrances — épidémies, crises, possessions... —, véritables convulsions sociales. De tout lieu l'hystérie fait un théâtre, et spectacle de tout, sans feu ni loi.

Parler de l'hystérie ne va donc jamais sans éprouver la menace qui s'y attache : celle liée à un mal qu'on ne parvient pas à se représenter, celle encore que fait peser un phénomène qui ne semble suivre qu'une seule loi : surprendre — et ne pas se laisser prendre.

En sorte que s'attaquer à l'hystéric — l'expression est de mise — c'est d'abord, ou au-delà de l'investigation scientifique d'une affection, conjurer une menace, du moins essayer.

En couverture :
Augustine, « Hystéro-épilepsie, état normal »
Photographie de Regnard, Paris, 1878

NAVARIN ÉDITEUR / DIFFUSION SEUIL

Dans la même collection, sont parus :

Catherine Millot, *Freud anti-pédagogue*
Paul Bercherie, *les Fondements de la clinique*
D.M.G. Schreber, *Gymnastique de chambre*

A paraître :

Serge Cottet, *Freud et le désir du psychanalyste*
Paul Bercherie, *Genèse des concepts freudiens*

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

